



Une année ici en vaut cinq ailleurs
[...]

Une année ici en vaut cinq ailleurs [...]
Réfugiés soudanais au Caire

NICOLAS LEBLANC

Nous sommes venus ici depuis le Soudan. C'est notre père qui était parti et qui nous a fait venir ici. Et nous voici, nous l'avons rejoint.

- Y a-t-il autre chose ?

- Quand êtes-vous venus ?

- Nous sommes venus en 2009, n'est-ce pas ?

- C'est en 2005 que nous sommes venus.

- Oui, en 2005 au mois de septembre.

- Y a-t-il eu un problème ? Un problème te concernant spécialement ?

- Un problème me concernant ... ? Oui. C'est que je suis venue avec mes enfants, je suis seule, nous sommes là et nous ne savons pas où est mon mari. J'ai six enfants et je reste donc seule avec eux.

Je travaille dans la peinture ou le tatouage à l'aide de henné. Deux des enfants sont là et travaillent souvent, les quatre autres vont à l'école, nous vivons ici en Egypte et ne savons pas ce qui se passera.

J'ai quatre garçons et deux filles, nous ne savons pas où est leur père et nous vivons seuls, personne d'autres n'est avec nous. Mes fils travaillent souvent et moi comme je l'ai dit je fais du tatouage au henné.

J'ai raconté les deux problèmes que nous avons : aucun droit au Soudan et être seuls après le départ de mon père puis notre venue en Egypte pour le rejoindre.

- vous êtes restés combien de temps avec lui et depuis combien d'années il est parti ?

- Il est parti de la maison ici en 2008 au mois de mars et n'est jamais revenu. Nous ne savons pas quel sera notre sort.

Nous l'avons cherché, pas moyen de le retrouver. Nous avons désespéré, nous ne savons pas où il est, nous avons cherché dans les hôpitaux et autres, nous n'avons laissé aucun endroit sans essayer de le retrouver.

- Pourquoi ton père est venu en Egypte ?
- Il a eu pas mal de problèmes au Soudan au Darfour et beaucoup de troubles avec les agents de la sécurité et alors il a fui le pays pour venir ici.
- Il est venu en 2003...
- Je suis fatiguée en ce moment et la veille ainsi que ce matin même j'étais un peu fatiguée parce que je souffrais d'hypertension.

Nagwa.

Je suis né dans une région qui s'appelle « Arog ». En 2003, cette région a été brûlée, mon père a été assassiné. Cela nous a amené à fuir pour « Morni » qui se trouvait à quelques kilomètres au nord. Nous y avons demeuré durant deux semaines dans un climat d'insécurité, et où nous étions depuis toujours, sujet à de violentes agressions par les Janjawids qui s'en prennent aux habitants du campement. Nous sommes partis pour « Zalingei », et de là, nous avons rejoint « Nyala », où nous avons travaillé dans les souks, ce qui nous a permis d'économiser pour nous rendre à Khartoum.

Arrivés à Khartoum, nous cherchions à travailler dans toutes professions pour lesquelles nous étions qualifiés, y compris les services de nettoyage et repassage. Mais de manière systématique le gouvernement agresse les travailleurs dans les boutiques, chaque jour quatre ou cinq personnes se trouvent maltraitées, tabassées, et sont forcées de quitter leur travail, de sorte que le gouvernement accuse les gens du Darfour d'être des criminels lui donnant le prétexte pour nous arrêter et nous emprisonner.

Nous étions suspectés d'être parmi les forces de sécurité du Darfour, car nous étions aussitôt accusés de faire partie de l'opposition, et donc il était très difficile de trouver du travail, et encore plus de le garder.

En Mai, des incidents encore plus graves ont eu lieu, le meurtre de villageois dans une école, en prétendues représailles contre notre appartenance à l'opposition. Par la suite, nous avons fui à nouveau, et je suis parti chez Youssef.

J'ai donc quitté Khartoum pour rejoindre Le Caire. Une fois sur place, nous sommes allés nous enregistrer auprès du bureau de l'ONU. Cela s'est passé en 2004, et depuis nous attendons. En Egypte, nous avons subi diverses formes de violence, mise à part l'exclusion à laquelle nous faisons face, nous avons notamment été attaqué et volé par un groupe de voyous. Nous sommes allés au poste de police, où il a fallu attendre trois jours pour qu'on nous laisse repartir sans qu'aucune procédure n'ait été appliquée.

La tentative n'était pas plus fructueuse lorsque nous nous sommes adressés au bureau de l'ONU où l'on nous a informé que chacun était responsable de ses propres problèmes de sécurité et que chacun devait assumer la responsabilité de ses faits et gestes.

Abdel- Karim.

Le problème que nous avons vécu au Soudan est un problème de sécurité concernant mon mari. Ils l'ont emmené au Conseil de sécurité étant donné qu'il travaillait dans le domaine des aides au Darfour. Ils lui ont reproché d'avoir collaboré avec les habitants insurgés du Darfour et d'être impliqué avec eux, pourtant il n'a rien à voir avec ça.

Quand ils l'ont écroué, cela m'a rendu malade et j'ai beaucoup enduré. Nous avons décidé donc de venir en Egypte car le gouvernement l'a réquisitionné et détenu plusieurs fois et moi aussi j'ai été détenue une fois à cause de lui. D'où notre décision de venir ici et nous avons souffert pour venir et puis cela a continué en Egypte.

Le plus dur en Égypte est de subir le manque de sécurité. Nous ne sentons aucune sécurité, à chaque pas nos enfants sont menacés, ils sont battus dans la rue et une fois ils ont été battus à la boulangerie. Même moi ils m'ont attaqué plusieurs fois quand j'ai travaillé et j'ai subi souvent des provocations. Il n'y a ni liberté, ni sécurité, rien du tout, que des coups, des attaques, des transgressions, des insultes... J'étais même sur le point d'être violée deux ou trois fois, mais heureusement j'ai été délivrée, grâce à Dieu.

Quant aux aides qui nous sont offertes, elles nous parviennent très difficilement ou presque pas, elles ne suffisent pas à nos besoins avec sept enfants et mon mari ne travaille pas du tout. Je passe donc par un mauvais état psychologique, je souffre à cause de mon état psychique détérioré dû à cette situation dans ce pays, même les enfants disent qu'il vaut mieux se suicider et abandonner la vie à cause des souffrances, des transgressions et des attaques.

Vous voyez celui-là, combien de fois il a été battu ! Parfois il rentre du travail tellement désespéré qu'il dit vouloir le quitter et ne

plus y aller. Comment nous pourrions manger donc ? Moi je ne travaille que trois jours par semaine et ça m'arrive des fois de ne pas travailler. Comment nous pourrions nourrir les enfants ? Nous endurons beaucoup de choses.

Une fois on nous a fait sortir de là où nous habitons parce que nous n'avions pas d'argent pour payer le loyer.

Ces enfants-là n'arrivent pas à bouger librement, pas de liberté du tout. Au travail, à la maison, à l'école, au métro, toujours des problèmes, partout des problèmes... C'est pourquoi nous souffrons psychologiquement et n'arrivons pas du tout à nous adapter ou à vivre ici. Là-bas une situation difficile et ici une situation encore plus difficile. Nous ne savons pas quoi faire...

Remercions Dieu pour tout ça. La situation est très difficile et nous ne savons pas quoi faire. Même les aides nous arrivent rarement et de temps en temps ; Ça fait cinq ans que nous sommes dans ce pays, c'est beaucoup, on dirait cinq siècles.

Franchement nous ne savons rien de notre avenir, un avenir mystérieux, ambigu, un futur inconnu parce qu'il n'y a rien dans ce pays pour nous. Voilà exactement l'état dans lequel nous sommes.

Je suis très affectée au point que je me mets parfois à battre mes enfants sans raison valable ; Oui je les tape parfois sans raison. Quand je rentre du travail où j'ai été déjà exposée à des pressions psychologiques non négligeables, je suis accablée et du coup je me défoule sur mes enfants qui n'y sont pour rien, je me mets à les battre sans aucune raison ; Et pourquoi, c'est parce que je n'en peux plus, je désespère complètement de cette vie.

- Autre chose ? Ton mari ne travaille pas, n'est-ce pas ?

- Oui

- Et toi tu travailles parfois trois jours par semaine ? Le revenu de ces trois jours ne suffira pas pour vivre et pour payer le loyer, n'est-ce pas ? Donc comment tu fais pour payer le loyer ?

- Comment je paye quand arrive la fin du mois ? Parfois on essaye de gérer le budget et parfois on a recours au paiement différé...

C'est à dire nous achetons des choses en demandant de payer plus tard. L'argent que je touche de mon travail je ne l'utilise pas pour régler les aliments achetés chez l'épicier par exemple, je lui demande de patienter et de me permettre de lui régler ultérieurement pour pouvoir payer le loyer.

Par exemple, j'achète le Pampers sans régler dans l'immédiat, je paye en différé. L'essentiel c'est qu'à l'arrivée du propriétaire de l'appartement pour réclamer le loyer ou qu'à la réception des factures d'électricité ou autre, je sois capable de régler, c'est ça le plus important pour moi. Mais les autres nécessités quotidiennes, je les achète en différé. Avec mon mari, parfois c'est lui qui travaille et parfois c'est moi qui travaille.

Il n'est pas nécessaire d'acheter de la viande ou de manger de la viande, nous mangeons les fèves (*foul*) et les lentilles (*ads*), pas de viande ni des aliments de ce genre, n'importe quel aliment peut nous être suffisant.

Hoda.

Au nom de Dieu je me surnomme Hafez. Mais mon vrai nom est Adam Mohamed Ali. Je suis du Darfour, et je suis né à Khartoum.

A la fin de l'année 1983 environ, mon père est rentré au Darfour, il a ouvert un magasin de commerce là-bas. À la fin de l'année 1989, lorsque les conflits avaient atteint leur paroxysme au Darfour, nous avons dû fuir la région. C'est à cause de cela que ma sœur a trouvé la mort. Ensuite, nous sommes arrivés à Khartoum et nous nous y sommes installés.

En 1991, mon père envisageait de partir en Arabie Saoudite et de nous emmener avec lui, car la situation au Soudan et en particulier à Khartoum était très dure. Nous habitions des zones lointaines et marginalisées, les gens qui y habitaient étaient tous du Darfour. Ils étaient exclus, ils souffraient et subissaient des violences exercées par le gouvernement.

J'ai abandonné mes études, puis je les ai reprises, j'ai passé mes examens, j'ai poursuivi mes études et je me suis inscrit au lycée technique. Je n'ai pas pu continuer à vivre là-bas, à cause de la vie que nous menons, à cause des exactions du gouvernement.

Ensuite je suis venu en Egypte.

En Egypte, j'ai présenté mon historique et mon CV, au bureau du service de l'immigration on vous donne un délai de « one year », ce qui veut dire « longue durée ». On vous donne une sorte de ticket, sur lequel il écrit « your number ». Et vous retournez « after one year ».

Il y avait beaucoup de contrôles, le gouvernement égyptien fait ce qu'il veut. Ils peuvent vous mettre en prison. Et si tu as de l'argent,

tu dois payer pour en sortir. Te demander de l'argent, c'est dans le monde entier aujourd'hui.

Ensuite, il m'est arrivé un problème. J'ai déposé une plainte, puis j'ai quitté les lieux. J'habitais Guizeh, et je suis venu à « Ard Al-lewa' » et alors on m'a fixé une date pour un entretien. J'ai passé encore une fois l'entretien. Et on m'a délivré une carte. On m'a accordé le statut de réfugié. Après la deuxième fois, on m'a donné la carte sans me loger ou quoi que ce soit. Ici, nous souffrons des moyens de vivre.

Je n'ai aucune nouvelle de ma famille depuis la fin de l'année 2002. Il y a eu des exodes en 2003. Les nouvelles ont été coupées. Tout le monde s'est dispersé et on ne sait pas vers où ils sont allés. Darfour est la région la plus touchée.

Mon grand frère est arrivé ici, et je lui ai demandé... Il m'a dit qu'à cause de l'exode, "nous nous sommes dispersés et je n'ai aucune nouvelle d'eux." Il a essayé de partir en Israël, Il a été emprisonné et il a fait l'objet de beaucoup de pressions en prison. Il est mort.

Moi, je vis ici en Egypte, je n'arrive pas à prendre la décision de m'y installer définitivement ou non. Nous n'avons pas la vie tranquille ici. Moi je suis tout le temps sujet à des tracasseries. Même les citoyens égyptiens nous harcèlent dans les rues. Nous souffrons d'une manière insolite. On a beau pleurer, finalement, il faut bien vivre. On vit avec nos soucis et avec un problème qui dépasse nos capacités d'endurance. Et on vit, Dieu merci.

Grâce à Dieu, nous respirons encore. Tous ces cheveux blancs, je les ai eu ici, en Egypte. Je ne sais pas comment...

Nous y vivons et nous acceptons un boulot qui n'est pas le nôtre, mais ce sont les circonstances qui nous obligent à le faire. Nous cherchons d'autres métiers, mais lorsque ceux-ci ne sont pas rentables, que nos dépenses sont plus élevées, nous acceptons d'autres jobs secondaires, et nous travaillons...

L'état nous dit que nous sommes d'un pays ami. Finalement, c'est de la politique... Malheureusement notre problème est spécial. On

a inévitablement affaire à des problèmes politiques, ceci sans parler des pressions dont on fait l'objet. Le gouvernement leur donne des voitures, et des ordinateurs, et autres...

Alors que nous au Darfour, nous souffrons de la misère et d'autres problèmes. Beaucoup de gens n'arrivent pas à subvenir à leurs besoins, notre gouvernement gaspille l'argent et il nous dit que nous n'en avons pas, qu'il faut moderniser la région, que le pays est trop grand, etc...

Tout cela, c'est nous qui le payons. Mais, il faut qu'il nous donne à manger. Au moins un repas pour chacun. Mais non !

Même les réfugiés palestiniens, ils les reçoivent dans notre pays et ils leurs donnent des millions de dollars par mois. Alors que nous, nous souffrons à l'étranger... Notre gouvernement est une dictature... Mais, Dieu merci, en tout cas. C'est notre vie ici et si Dieu le veut, nous réaliserons notre objectif, si Dieu le veut, jusqu'au rétablissement de la paix dans notre pays.

Bien sûr notre retour est impossible. On est condamné à mort, comme on le dit. Si l'on retourne, on sera condamné à mort. C'est pour cela, entre deux morts, il faut en choisir une, et ici on vit avec les produits chimiques, c'est-à-dire on meurt lentement.

Nous nous remettons à Dieu, et que Dieu nous donne la force...

Adam Mohamed Ali.

Je suis Haroun. En septembre 2003, nous étions à Hela au Darfour qui se situe au sud est de Morni.

Dans l'après midi, nous étions assis à Hela comme maintenant. Depuis que nous étions à Hela, nous formions un groupe et à chaque fois que nous avions envie de jouer au foot, nous sortions vers la place Koura pour jouer.

Avant même d'arriver à Koura, nous avons entendu le bruit d'amorce et de vacarme, le bruit de gens qui pleurent, le bruit d'armes.

Dès que nous avons pu passer, nous avons trouvé des gens qui ont pénétré à Hela, nous avons trouvé des groupes entremêlés les uns sur les autres à tel point que nous n'avons pas pu entrer à Hela.

Nous avons aperçu des personnes revenant de Hela et nous avons rencontré ces groupes de gens... L'essentiel c'est que des gens fuyaient de Koura de l'ouest de Hela

Ils ont commencé à fuir du côté ouest de Hela ; nous avons poursuivi le chemin et nous nous sommes dirigés vers le mont où se rencontrent les deux montagnes Morni et Lizia

A l'ouest de ces deux montagnes se trouve un espace au milieu par lequel les gens peuvent passer, nous nous sommes dits que nous pouvons entrer à Morni, nous avons donc marché et sommes arrivés à Morni.

En arrivant à Morni le lendemain, nous avons trouvé beaucoup de personnes mortes, dont des vieux, parmi lesquelles il y avait mon grand-père. Sont morts aussi mes neveux et beaucoup de vieillards de la famille. Même des filles n'ayant pas pu s'échapper ont été capturées, violées et certaines d'entre-elles ont été tuées.

Tous les endroits étaient déjà pleins et nous n'avons pas trouvé de places, nous n'avons pas eu le temps de prendre des affaires et nous sommes partis. Nous sommes entrés à Morni.

L'armée est entrée à Morni et même la police. Nous les avons trouvés partout, elles dominaient tout à Morni. elles disaient que le gouvernement leur a donné des ordres pour agir de la sorte. Nous n'avons pas vu un soldat de l'armée nous donner des ordres pareils. Les pouvoirs les tracassaient, même au sein de Morni il y avait des viols et des cambriolages.

Par exemple, ils peuvent s'introduire dans ta maison, voir ce que tu as en poche et le récupérer sans que quiconque ne leur demande ce qu'ils font. Leur pouvoir est au-dessus de tout et ils font ce qu'ils veulent. La situation est restée telle pour quatre ou cinq jours, des choses arrivaient dans la population comme par exemple arrêter des jeunes entre 18 ans et 20 ans. Ils peuvent t'arrêter en circulant, te frapper, te dire que tu fais des révoltes, que tu désobéis. Ils te tapaient devant tes parents, devant ta mère, devant ton père... Si ta mère dit un mot, on la tuait ; si ton père ose dire un mot, on le tuait ; au moindre geste tu peux mourir.

Bien sûr je suis resté un jour, deux jours, trois jours et vers le quatrième jour ma mère m'a dit : « mon fils, rester ici est dangereux pour les jeunes de ton âge, et la plupart d'entre-eux sont partis à Khartoum à cause des révoltes, il faut que tu prennes tes affaires et que tu t'en ailles à Khartoum ou ailleurs pour ne pas mourir ici ». Je lui ai dit que je ne pouvais pas les laisser et partir. Mais elle a répliqué que je faisais partie des jeunes tandis qu'eux faisaient partie des gens âgés ; elle a ajouté que s'il y avait la guerre, c'est pour vous, et ils ne tuent que les jeunes et les filles.

Moi ma grande sœur est à Khartoum, elle est mariée et vit là-bas. J'ai aussi une autre sœur mais qui est encore très jeune.

Suite à leur propos, je pleurais tout le temps. Et eux continuaient à me dire de m'en aller. Ma mère m'a dit qu'elle craignait pour moi et qu'un jour les vivants vont se retrouver et moi je lui ai dit que les paroles qu'elle prononçait m'affectaient.

Un vieillard qui s'appelle Cheikh Abdel Kerim, que nous connaissons et qui venait souvent chez nous m'a dit aussi : "va-t-en d'ici mon fils, tu es encore jeune et nous nous occuperons de tes parents, à ton retour tu les retrouveras bien."

Je lui ai dit : "comment cela, si nous ne pouvons rien faire pour notre région, nous y sommes mais tout est en train de brûler".

Ma mère n'a plus de chambre, ni de couverture, ni matelas pour dormir ; nous sommes en ce moment dans cette école secondaire et nous dormons par terre sur le sable. Est-ce que je peux laisser ma mère dans cet état dormant par terre ?

Il m'a dit : "mon frère, tous les habitants sont partis, nous sommes dans la même situation et ta mère n'est pas la seule à dormir par terre".

Mon cœur était touché, je n'étais pas à l'aise et je n'admettais pas facilement laisser ma mère, mon père et ma petite sœur comme ça.

Enfin, je suis allé dans le parking de Morni et j'ai trouvé une voiture qui passait à Morni et qui transportait du gaz vers Zalingei. Je suis donc monté en voiture et bien sûr il y avait beaucoup de passagers. Dans ces voitures qui appartenaient à des organisations, nous montons bien sûr gratuitement. J'ai pris cette voiture qui se dirigeait vers Zalingei et je suis descendu là-bas.

C'était pour moi la première fois que j'y mettais les pieds, à part Morni où j'allais à l'école pour étudier et je rentrais à pieds, je ne savais rien. Quand je suis rentré à Zalingei je n'avais jamais pensé qu'il y a des endroits pareils au Soudan. Bien évidemment je ne connaissais personne à Zalingei.

J'ai trouvé un carrefour, je suis resté un peu dans ce carrefour où je ne savais rien, je ne savais pas où marcher, je ne savais pas demander à qui, je ne parlais même pas la langue arabe, je parlais juste « rotanté » qui est la langue pratiquée au Darfour. Si par exemple, une personne parlait en arabe devant moi, je ne la comprenais pas.

J'ai ensuite vu deux dames âgées arriver, elles revenaient du marché en direction de Hela, elles parlaient entre-elles la langue pratiquée au Darfour. Je n'ai pas cru mes oreilles qu'il y avait dans cet endroit quelqu'un qui venait de Darfour. Je me suis dirigé vers elles en leur demandant si elles venaient de Darfour. Elles m'ont demandé à leur

tour ce que je faisais ici. J'ai répondu en leur racontant mon histoire et que je suis donc venu de ma région et me voici à Zalingei. Je ne connais personne et je suis assis dans ce carrefour. Je ne sais pas quoi faire jusqu'à ce que Dieu m'aide à trouver une solution et que je puisse trouver du travail et sentir que je suis bien un homme. Elles m'ont donc emmené voir un monsieur qu'elles connaissaient à Zalingei.

J'ai rencontré cet homme qui avait plusieurs enfants dont un nommé Bébi, un autre nommé Oyum, un troisième nommé Mohamed Edrak et une fille nommée Abada. Elles lui ont dit qu'elles m'avaient rencontré au marché et que je suis sans travail, s'il pouvait me considérer comme leur frère et me garder chez lui deux ou trois jours jusqu'à ce que je retrouve du travail puis m'en aller chez mes parents.

Je suis resté quelques jours, mais au bout du troisième jour je me suis ennuyé, car chez moi je ne restais jamais à la maison, je n'étais pas habitué à rester à la maison. Je marchais, je bougeais tout le temps, je cultivais, j'allais à l'école... Rester à la maison trois jours m'a beaucoup gêné.

J'ai donc dit à ce « Hag » (monsieur) que je ne pouvais pas rester comme ça. Si vous acceptez de me garder chez vous, essayez de me trouver un travail, que je voulais travailler à tout prix. Il m'a demandé ce que je pouvais faire. J'ai dit que je pouvais faire n'importe quoi, si par exemple vous avez un champ ou une ferme, je peux travailler dans l'agriculture.

Il m'a répondu que par ici il n'y avait pas de ferme, mais que si je voulais travailler dans l'agriculture, ce serait hors Zalingei. Il avait un fils qui s'appelait Mohamed, il l'a appelé et lui a exprimé mon désir de travailler parce que je m'ennuyais de rester à la maison longtemps sans rien faire et que je souhaitais travailler dans l'agriculture ou autre. Son fils lui a conseillé de m'offrir un travail comme transporteur et vendeur d'eau, au lieu de rester à la maison.

J'ai accepté et j'ai dit que ce que je peux gagner est mieux que rien. J'ai commencé à prendre de l'eau d'un parent à lui et la vendre au marché. Un jour je suis sorti et comme je ne connaissais pas trop les rues, je suis rentré dans une rue que je ne connaissais pas.

En marchant, un monsieur habillé en civil m'a appelé et m'a demandé d'acheter de l'eau, je lui en ai versé de l'eau. C'était près d'un centre ou d'un poste de police ; l'eau que je lui avais versé était de l'ordre de 500 Livres mais il n'a voulu me donner que 300 Livres. Je lui ai dit que ce n'était pas possible car je dois rendre 500 Livres, si je dis à mon patron que je n'ai eu que 300 il va penser que je l'ai volé. Il m'a demandé si j'étais de là et si je connaissais cette ville. Ma réponse était que je ne suis pas d'ici et que je ne connaissais personne. Il m'a demandé mon histoire et je lui ai dit que j'étais nouveau dans ces endroits là et puis je lui ai tout raconté.

Il m'a ensuite demandé si j'étais « torabora », je lui ai dit que je ne le suis pas, je suis juste une personne qui s'y connaît en agriculture et que si je suis là c'est à cause des problèmes que nous avons à Hela. J'ai même dû laisser mes parents sans abri, j'essaye de travailler pour leur fournir un peu d'argent. Cette personne me dit donc qu'il me croit et me demande d'attacher l'âne qui me sert de moyen de locomotion et de chargement et de venir le voir. Une fois revenu, il me met en prison où je retrouve six personnes, toutes de Darfour.

Dans cette cellule de prison, ils parlent tous la langue du Darfour. Nous avons pu tous les sept communiquer, discuter, faire connaissance et savoir d'où vient chacun de nous. Nous avons échangé nos problèmes, comment chacun a été réquisitionné, moi j'ai été enlevé au marché, un autre avait tel problème... etc...

Le soir même, une personne est passée nous voir dans notre cellule, c'était environ minuit, il y a eu un grand bruit et du mouvement, ce monsieur m'a appelé et m'a dit : toi « torabora », viens là! Comme je ne savais pas que veut dire « torabora » je n'ai pas répondu. Il a appelé de nouveau en utilisant le même mot, et je n'ai toujours pas répondu, ceci se répéta plusieurs fois... je lui ai dit je ne suis pas... je ne sais pas ce que vous voulez dire et je m'appelle Haroun, mais il a insisté que je l'étais.

La suite était qu'on m'emmena dans une autre cellule où j'ai été battu, j'ai eu des coups de pieds, etc.... J'ai demandé pourquoi on me faisait cela, que j'étais innocent et que je ne savais rien de ce que vous êtes en train de répéter. Je vous ai donné de l'eau, vous m'écrouez et

vous me traitez de la sorte, pourquoi tout ça ? Je n'y suis pour rien. Ils ont répondu que j'étais un insurgé, un espion, que je commettais des crimes. Je n'imaginais pas que l'on pouvait m'accuser de tout ça.

Après cet interrogatoire ils m'ont accusé. Ils m'ont remis dans la cellule et ont pris une autre personne pour l'interroger, puis encore une autre et ainsi de suite pendant treize jours. Je suis resté emprisonné treize jours.

Vous voyez ça ? C'est à cause de coups de pieds. Et là ? Par la pointe d'une lame. Et là, et là...

Après 13 jours, un homme assez gros est venu, il est entré là où se trouvent les gardes, il s'est adressé à l'un de nous qui s'appelait Ismaïl. Il lui a demandé son nom, d'où il venait et pourquoi il était là. Ismaïl a répondu à tout et a dit qu'il avait été arrêté au marché sans avoir fait quoique ce soit. Après une discussion entre-eux dans le bureau, il a dit aux gardes qu'il ne voulait plus le voir et qu'ils pouvaient le détacher et le libérer, ou le mettre dans une autre cellule.

Ensuite il s'est adressé à moi. Il m'a demandé d'où je venais. J'ai répondu que je venais de Morni. Il m'a demandé pourquoi j'étais là. J'ai répondu que je n'avais pas de problèmes et j'ai raconté tout ce qui était réellement arrivé : je travaillais, je leur versais de l'eau pour quelques piastres, ils m'ont retenu ici. Il m'a demandé d'aller avec lui, mais pendant qu'il m'interrogeait, une personne derrière moi affirmait que j'étais « Torabora », que je faisais partie des « toraboras » qui les espionnaient ici dans cette prison.

J'ai répondu que ce n'était pas du tout vrai, que je ne pouvais pas faire une chose pareille. Il a signalé que cet endroit était une prison appartenant à l'Etat et au gouvernement et que puisqu'ils m'ont ramené là c'est que j'avais dû faire quelque chose. J'ai expliqué que je voulais simplement travailler et gagner de l'argent pour nourrir ma famille et que je ne connaissais ni les « toraboras », ni leur montagne. Il m'a demandé de le suivre dans son bureau, mais en marchant une personne derrière moi me donnait des coups. Je me suis retourné pour lui demander d'arrêter. Il a continué jusqu'à ce que le gros monsieur lui dise d'arrêter. Je l'ai suivi dans son bureau. Puis il m'a dit :

-Haroun tu es chanceux

-Pourquoi ?

-Parce qu'hier une patrouille nous a visité et nous a demandé de trouver des personnes capables de nous fournir des informations. Et tu es chanceux parce que nous t'avons choisi pour ce travail de collecte d'information chez les Toraboras. Nous allons te relâcher, tu rentreras à Zalingei et tu y resteras mais il ne faut pas que tu sortes de Zalingei. Tu vas écouter ce qu'ils disent, tu vas voir qui fournit les armes, qui en possède et tu viendras trois fois par semaine te présenter ici, nous raconter ce que tu as vu et entendu, et repartir. Si tu es d'accord, nous t'envoyons dans un centre d'entraînement et puis tu iras pour commencer cette tâche. J'ai répondu que j'étais d'accord pour leur fournir ce genre d'information. Je suis prêt à sortir d'ici. Je suis prêt à faire quoique ce soit même si je dois retourner à Morni, donc pas de problème, je peux retourner dans ma famille, y rester et même mourir là-bas s'il le faut.

Il m'a détaché et m'a dit que si je ne respectais pas ses conditions, ils allaient me tuer n'importe où. Il m'a menacé de me tuer dans la rue sans avoir besoin de me ramener au commissariat de police...

J'ai accepté et ils m'ont libéré. Je me suis dirigé directement vers la maison de mon hôte le « Hag » (monsieur) et je lui ai tout raconté.

Le « Hag » m'a demandé :

- Était-ce un commissariat de police ?

- Oui

- Mon fils, dans cette ville il n'y a pas de loi, beaucoup de personnes travaillent ici mais ne gagnent rien, à toi ils t'ont donné 300 Livres mais à d'autres ils ne donnent rien, c'est pourquoi ils pensent partir de cette ville.

- Moi, je ne savais pas quoi faire, j'ai demandé 500 Livres pour l'eau sans savoir que c'était un commissariat de police.

- Comme je te le dis, ici il n'y a pas de loi, ils peuvent te battre dans la rue, te faire ce qu'ils veulent, personne ne leur dira un mot. S'ils te battent, tu n'as qu'à te taire et partir.

- Malheureusement je ne le savais pas.

Enfin, nous avons pris un thé ensemble et je suis resté. J'allais de mieux en mieux mais mes blessures se cicatrisaient lentement. Je voulais partir mais le « Hag » m'a demandé de rester encore et qu'il allait me trouver un moyen et un endroit pour partir. Je suis donc resté cinq jours. Je sortais avec un jeune d'ici qui s'appelait Babi, nous nous promenions près de l'école pour prendre un peu d'air et rester au soleil. Pendant ce temps, j'ai vu quelqu'un s'approcher de moi. Il m'a salué et m'a demandé comment j'allais... Je me suis dit d'où cette personne me connaissait pour me demander cela.

Il m'a dit : « Nous t'avons laissé sept jours et tu n'es pas venu te présenter chez nous. Tu croyais que nous n'allions pas te retrouver? Tu sais, même si tu retournais chez ta mère, nous te retrouverions, tu comprends ça ? Que tu sois à Zalingei ou ailleurs, nous sommes capables de te retrouver où que tu sois. Ceci est un avertissement, si tu ne viens pas demain au commissariat, je sais où tu es, où tu habites, et si tu ne viens pas demain par toi-même, je saurai comment te ramener. Écoute Haroun, si c'est moi qui te ramène, cette fois-ci tu ne rentreras pas au commissariat. »

Dès que je suis retourné à la maison, j'ai dit au « Hag » : « Franchement, ce soir je dois sortir de Zalingei. »

Il m'a demandé ce qui était arrivé et je lui ai raconté qu'une personne que je ne connaissais pas était venue me voir, et avait menacé de me tuer. Je lui ai exprimé ma crainte et que je devais partir de Zalingei avant d'être tué, que je suis innocent et que je n'ai plus rien au monde à part mes parents qui sont malades et ma sœur que j'ai laissée à Morni. Plus de vaches, ni brebis, ni propriété....

Donc, ou je retourne chez mes parents là-bas, vivre ou mourir avec eux, ou vous me trouvez une solution pour partir d'ici. Il m'a donc conseillé d'aller à un endroit qui s'appelle Kalilinga travailler dans la récolte des bambous et que je pouvais y aller. Il m'a dit qu'il y avait une dame qui s'appelle Hawa, qui s'occupe de cette récolte et que je devais aller voir pour y travailler jusqu'à ce que nous trouvions une autre solution. Il m'a expliqué comment y arriver et je suis parti.

J'ai marché dans cette direction pour la retrouver. En arrivant je l'ai salué et j'ai expliqué que je voulais travailler chez elle. Elle m'a demandé d'où je venais. J'ai répondu de Zalingei. Elle m'a dit qu'il y avait

beaucoup de jeunes qui travaillent dans l'agriculture et que je pouvais commencer tout de suite.

J'ai commencé à travailler dans la ferme pour à peu près une semaine. C'était vraiment très dur, je me suis efforcé de le faire pour gagner un peu d'argent. Puis j'ai demandé : si je veux aller à Zalingei, moi qui suis d'Hela, par où je dois aller? On m'a dit qu'il y avait des voitures qui passent par ici en direction de Nihala. J'ai demandé où est Nihala et on m'a expliqué qu'elle était un peu plus loin. J'ai voulu savoir où était cette destination et une personne m'a donné plus de détails, comment marcher, où était l'arrêt des voitures qui y vont, comment payer le chauffeur et lui dire quoi, etc... J'ai effectivement suivi l'itinéraire qu'elle m'avait donné et j'ai trouvé l'arrêt.

J'ai trouvé deux voitures à l'arrêt vers Nihala. J'ai demandé à l'assistant du chauffeur combien je devais payer et il m'a indiqué la somme. Je ne me souviens plus exactement du montant car ça remonte à très loin, en 2003. J'ai payé au chauffeur et je suis monté. J'ai fait la connaissance d'un jeune qui était dans la même voiture et qui s'appelait Ismaïl Kachafa. Il partait de Zalingei et allait vers Nihala.

En faisant connaissance, il m'a demandé d'où j'étais, je lui ai répondu. Je lui ai dit ensuite tout ce qui m'était arrivé, et je lui ai finalement raconté toute mon aventure. Nous sommes arrivés à Nihala que connaissait déjà Ismaïl parce qu'il y était déjà venu. De même, il connaissait Khartoum, il savait bien le chemin mais moi je ne le connaissais pas du tout.

Nous sommes arrivés à Nihala à l'arrêt Gonena. Je lui ai dit que je voulais travailler. Il m'a informé que je pouvais travailler dans l'élevage, qu'il allait m'emmener et qu'il avait un oncle qui s'appelait Hussein chez qui nous pouvions rester. Il m'a même dit que si je voulais aller avec lui à Khartoum ou rester à Nihala, c'était possible.

J'ai approuvé et puis nous nous sommes dirigés vers l'élevage. Nous avons retrouvé son oncle Hussein qui avait un commerce de repassage, nous l'avons salué, sommes restés et avons dîné avec lui.

Ismaïl m'a dit qu'il partait le lendemain à Khartoum, qu'il allait prendre le train et il m'a demandé :

« - As-tu des sous pour venir avec moi ou pas ?

- Oui j'en ai mais très peu. Je ne peux même pas payer un billet de train. »

J'ai rajouté :

« - Demain je demanderai à M. Hussein s'il peut me prêter une somme pour partir à Khartoum, je partirai avec toi. »

Et effectivement, je lui ai demandé mais il m'a dit :

« - Crois-moi mon fils, je n'ai vraiment pas assez pour te prêter, mais tu peux rester deux ou trois jours, travailler et gagner un peu d'argent, assez pour un billet de train et partir avec les autres ou les rejoindre. »

Je lui dis ok.

Et le jour du départ d'Ismaïl, je marchais avec lui en direction de la gare. En poursuivant notre chemin, Ismaïl m'a dit :

« - Tu sais Haroun, toi tu n'as pas d'argent, mais il y a des gens comme toi qui prennent tout de même le train. Ils se mettent sur le toit du train sans prendre un billet. Tu peux le faire mais c'est bien sûr risqué car tu dois le savoir, il y a des personnes qui peuvent tomber et mourir. »

Personnellement j'ai eu peur, c'est la première fois pour moi que je vis des choses pareilles. J'ai durant toute ma vie réussi à monter à cheval, à dos d'âne, à prendre des chameaux, etc... Mais les voitures et les trains jamais, c'est pour moi quelque chose d'inimaginable, c'est comme une fiction lointaine, très lointaine pour moi.

J'ai dit à Ismaïl que je ne pouvais pas faire ça, qu'il pouvait partir et que si de mon côté je me débrouillais et si je trouvais de l'argent, je partirais. Je suis donc revenu voir M. Hussein pour lui en reparler car après le départ d'Ismaïl, j'étais encore plus triste qu'avant. J'ai pensé au fait que je ne pouvais pas partir seul, ne connaissant pas le chemin. M. Hussein m'a conseillé d'aller vendre des sacs dans le marché. Prendre des sacs et aller dans le souk de légumes et de boucherie pour les vendre, gagner un peu d'argent et pouvoir ainsi partir.

Je suis allé effectivement au marché dès le lendemain matin, j'ai vendu des sacs, 25 piastres la pièce, grâce à Dieu, pendant une vingtaine de jours et j'ai pu acheter un billet.

J'ai pris mon billet de train jusqu'à Khartoum. Arrivé à Khartoum, je savais que ma sœur y vivait mais je n'ai jamais su où exactement dans la ville. De toute ma vie, j'entendais que j'avais une sœur là-bas mais je ne savais pas où elle résidait.

Je suis alors arrivé et suis descendu à « Bahari ». J'ai demandé où se trouvaient les gens venant de Morni de Darfour, et j'ai su qu'ils sont dans un endroit ou une région appelée Mayo. J'ai demandé comment y arriver et on m'a expliqué que je devais prendre une voiture d'ici et aller vers un marché appelé « Arabi », puis une fois dans ce marché, demander où sont les voitures se dirigeant vers Mayo.

J'ai suivi cela et suis allé jusqu'au marché Arabi, j'ai ensuite demandé :

- Où sont les gens de Morni ?

On m'a dit :

- Tu vois les personnes qui travaillent là-bas à astiquer les chaussures ? Tu trouveras un monsieur originaire de Morni appelé Kaldak, tu lui demanderas et il saura te guider et te dire où se trouvent les gens de Morni.

Je me suis dirigé vers ces personnes et j'ai demandé :

- Est-ce que vous connaissez quelqu'un venant de Morni qui s'appelle Kaldak ?

Une personne m'a répondu :

- Oui c'est moi, je viens de Morni.

Nous avons discuté un peu : il connaissait mon père, ma mère et ma famille. Il était parti il y a très longtemps quand j'étais très jeune et c'est pour ça qu'il ne me connaissait pas. Je lui ai expliqué que je ne savais pas où pouvait être ma sœur. Il m'a répondu qu'elle était à Mayo et qu'il allait m'aider à la retrouver. Il m'a montré quel chemin prendre et dans quelle voiture monter pour aller directement jusqu'à Mayo. Arrivé là-bas, je n'avais qu'à demander et je la retrouverai.

Il m'a aidé à prendre la voiture et je suis descendu à l'arrêt de Mayo. J'ai tout de suite demandé et un monsieur appelé Tobzarak, lui aussi fait partie des gens de Ghareb. Il m'a demandé d'où je venais et je lui ai dit que je venais de l'Est de Darfour d'une région appelé Morni. Il m'a salué et m'a dit : *Ablan bik, ablan bik* (ce qui exprime une certaine joie en rencontrant ou recevant quelqu'un).

Il m'a demandé :

« - Qui est ton père ?

- Mon père est Youssef.

- Youssef, c'est bien mon oncle. »

Je lui ai demandé :

« - Où est ma sœur ?

- Ta sœur depuis son arrivée est bien là

- Peux-tu m'emmener chez elle ?

- Oui, je t'emmène chez elle. »

Comme il connaissait la maison, nous y sommes allés ensemble et il m'a emmené chez elle. Nous nous sommes mis à pleurer, ma sœur et moi, nous n'arrivions pas à y croire ! Remercions Dieu, nous avons pu faire connaissance et tout s'est bien passé.

Après ça, nous avons rencontré dans cette région de Mayo, comme partout ailleurs, des problèmes de tout genre. Il y avait des arrestations et des emprisonnements de la part des enquêteurs qui viennent à Mayo pour arrêter les gens, surtout ceux qui viennent récemment du Darfour. Ils les arrêtent sans raison et les mettent dans les prisons pour quelques jours puis les relâchent, recommencent, les relâchent, etc...

Alors, comme il y avait à Mayo beaucoup d'arrestations, ma sœur m'a dit :

« - Tu sais mon frère Haroun, tu es venu à Mayo, tu es le bienvenu mais ici comme tu vois il y a trop de risques et trop de dangers. Beaucoup de gens sont arrêtés et pour certains d'entre eux nous ne savons même pas où ils sont amenés. Je préfère donc que tu restes à la maison, tu ne dois pas sortir pour éviter cela. Tout ce que tu veux je te le ramène, tu manges à la maison, tu te douches ici, tu te protèges une ou deux semaines jusqu'à ce que la situation se calme puis nous allons essayer de te trouver du travail. J'ai dit ok et j'y suis resté sans sortir.

Je suis resté un peu mais la situation ne s'est pas améliorée. Alors cette fois-ci le mari de ma sœur m'a dit :

« - Il ne faut pas que tu restes à Khartoum, le mieux pour toi c'est de partir d'ici, aller au sud du Soudan, aller en Egypte ou ailleurs mais il faut que tu partes.

- Mais comment partir en Egypte ? De quelle façon ? En car ou autres ?

- Non, non, tu dois partir mais d'une manière légale, tu prépares tes papiers comme il faut selon les procédures et tu pars.

- Mais comment ? Je n'ai pas d'argent, comment faire les papiers ?

- Pour les procédures et les papiers, moi je fais ce que je peux,

ta sœur aussi et puis tu pars. »

J'ai accepté et les ai laissés m'aider.

Du coup, lui et ma sœur ont amassé un peu d'argent, m'ont fait le passeport et des papiers officiels. Je suis donc d'abord allé à Wadi Halfa. Mais rapidement, je n'avais plus d'argent ni de visa de sortie. On m'a demandé de repartir à Khartoum mais j'ai refusé d'y retourner.

J'ai demandé à un commerçant s'appelant Abdallah que j'avais rencontré durant notre passage de me prêter de l'argent jusqu'à ce qu'on arrive en Egypte. Il a accepté de m'aider quand il a su que je n'avais pas de visa de sortie du territoire. Il a pris mon passeport et a réglé la somme nécessaire pour l'obtention de visa mais il a mis une condition : garder mon passeport avec lui et me le rendre en Egypte dès notre arrivée contre l'utilisation de mon passeport dans l'achat de marchandises à la zone franche et la récupération de la somme prêtée. J'ai accepté.

Nous avons donc procédé de la sorte ; Il a récupéré son argent et m'a rendu mon passeport. Il m'a même donné de l'argent pour un taxi que j'ai pu prendre et suis venu au quartier de Al Agouza.

J'ai trouvé des gens de Fur (Soudan) avec qui je suis resté une bonne période, grâce à Dieu. Et puis je suis là dans cette maison que nous louons depuis sept ans. Il y a certaines personnes qui sont parties en Israël, d'autres aux Etats-Unis...

Pendant ces années là, j'ai pu travailler. Je faisais des travaux de nettoyage à domicile. J'ai même pu rencontrer une femme que j'ai épousé et nous avons eu deux enfants grâce à Dieu. Nous vivons bien ensemble.

Nous avons habité un quartier nommé Baraguil. Pendant que nous y vivions j'ai été exposé à certains problèmes de sécurité ici en Egypte.

Par exemple : une fois en rentrant du travail j'ai pris le bus, et pour payer le ticket j'ai donné au conducteur cinq livres et j'ai attendu la monnaie. Avant de descendre j'ai réclamé mes quatre livres et demie, mais il n'a pas voulu me les rendre en prétendant que je ne lui avais pas donné cinq livres. Une bagarre s'est déclenchée. Les gens m'ont battu ; j'ai été donc battu ici et on m'a cassé une dent.

Voilà les problèmes que nous font subir les Égyptiens.

Je suis allé au commissariat de police pour déposer une plainte mais ils n'ont pas voulu que je fasse, ils m'ont dit : » On t'a juste cassé une dent, on ne t'a pas tué. »

Dans ce monde, nous ne sommes pas traités comme des humains et surtout en Egypte. Nous ne valons même pas une mouche.

Nous étions en train de mourir : ce qui nous est arrivé à la place Mostafa Mahmoud (Place du Caire où furent tués de nombreux soudanais suite à l'évacuation d'une occupation) n'était pas possible. Moi, j'ai été battu au point de rester une semaine au lit ne pouvant pas travailler.

Personne ne veut nous aider. Une dent cassée, et alors ? Ce n'est rien. En parler à la police ? Elle ne considère pas que cela vaille la peine. Une dent cassée, on n'y prête pas attention, il faut qu'on soit un cadavre pour qu'ils nous voient, mais pour une dent c'est vraiment banal. J'ai finalement dit : remercions Dieu.

Une autre fois, en revenant du travail, un homme m'a demandé de récupérer de l'argent d'une personne qui viendrait à la ferme. J'ai récupéré la somme mais des gens nous ont vu. En marchant à pieds, ils nous ont alors battu pour nous voler.

Ça c'est un coup de couteau, j'avais mis deux mille livres ici, alors ils m'ont poignardé, blessé et m'ont pris l'argent.

(silence)

À l'autre ils lui ont fait des blessures au visage et aux mains. Quand ils sont partis, nous avons essayé de poser plainte au commissariat mais c'est le même scénario. Je me suis dirigé vers le commissariat de police, ils m'ont demandé :

« - Tu connais ceux qui t'ont poignardé et pris l'argent ?

- Ceux sont des Égyptiens que je ne connais pas, trois personnes sont venues derrière moi, m'ont tabassé, je n'ai pas su qui ils étaient et ils m'ont pris l'argent. »

Ils m'ont dit :

« - De cette façon, nous ne pouvons rien faire pour toi, tu ne les connais pas, et tu ne sais pas leurs noms...

- Comment voulez-vous que je sache qui ils sont, ces Égyptiens ? »

Ils se sont tus. Bref, j'ai laissé tomber et je me suis dit, Dieu est grand.

Et oui Dieu est grand

Quelques jours après, ma maison a pris feu ! Vous savez ce que veut dire un incendie dans ma maison ? Il est arrivé un drôle d'incendie dans ma maison ! J'étais au travail et ma femme était chez le médecin. Quand elle est rentrée vers 13h30, elle m'a appelé pour m'annoncer que la maison était en flamme.

Je me suis vite précipité vers la maison. J'ai trouvé trois voitures de pompiers et une voiture d'ambulance devant chez moi. Quand j'y suis rentré tout était en cendre ! Il n'y avait plus rien.

Je suis allé au commissariat pour faire un constat. Ils sont venus vérifier et ont enquêté auprès des pompiers et de l'ambulance. J'ai effectué le procès verbal et bien évidemment nous n'avons pas su qui a mis le feu chez moi.

Et voilà, je suis venu m'installer chez ce monsieur environ un mois ou deux jusqu'à ce que je puisse me faire un peu d'argent et pouvoir louer ailleurs. J'ai pu louer un appartement au quartier de Boulaq. Ensuite je me suis retourné vers une ONG qui s'appelait Amira (*Africa and middle east refugee assistance*).

Je leur ai raconté toute l'histoire et leur ai présenté le dossier de l'incendie. Ils m'ont soutenu et ils m'ont présenté quelqu'un. Elle m'a bien soutenu dans mon affaire, a beaucoup parlé avec moi, je lui ai tout raconté en ce qui me concerne.

Nous sommes allés ensemble au siège des Nations Unis, nous avons fait une première rencontre et on m'a dit que je devais attendre le résultat, mais jusqu'à ce jour je ne sais rien...

Haroun.















Photographies.

33. Le Caire vu de la Mosquée Mohamed Ali.

35. *Sherya Sudan* (Rue Soudan).

37. Quartier de Gameat El Dewal où habitent de nombreux réfugiés africains.

39. Quartier de Gameat El Dewal, le long de la voie ferrée, côté ouest.

41. Vue du Caire.

43. Quartier de Gameat El Dewal, le long de la voie ferrée, côté est. Marchand soudanais.

45. Quartier de Gameat El Dewal.

Toutes les photographies et témoignages ont été réalisées au Caire, en 2010.

Les témoignages ont été traduits de l'arabe au français par Elham El Masry et Heba Lecocq et ont été interprétés dans leur version audio par Daniel Fatous.

Merci à Youssef.

Réalisé par Nicolas Leblanc. 2011.

WWW.NICOLASLEBLANC.COM

